

Le langage de la prédication

... **Stjepan Kusar**, Genève
Théologien

Il existe une grande variété de langages dans l'Eglise, à commencer par ceux du Nouveau Testament, des Psaumes, des prières et hymnes liturgiques, de la piété privée et des mystiques, jusqu'aux homélies, la catéchèse et la théologie. Nous proposons ici quelques réflexions sur le langage de la prédication en Eglise.

Le constat est bien connu : il n'est plus possible aujourd'hui de parler comme on le faisait jadis. Les conditions de vie, celles des chrétiens et de l'Eglise, ont changé et changent toujours plus vite, tout comme les modalités de la communication. « Beaucoup réalisent que les mots qu'on leur dit ne collent plus. Sincèrement attachés à la foi, ils se sentent perdus, incapables d'utiliser le langage de l'Eglise pour rendre compte de leur foi, même auprès de ceux qu'ils aiment. »¹ Et qu'est-ce que le langage, sinon la faculté que les hommes ont de communiquer entre eux ? Ce qui vaut aussi pour l'Eglise.

L'Eglise veut communiquer ce qu'elle a reçu, ce qui la fait vivre, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, l'Evangile d'un Dieu proche des hommes comme Créateur, Sauveur et Juge, symbolisé dans l'image du Père.² Pour le dire et l'annoncer afin qu'il soit entendu, compris et assimilé, il faut disposer d'un langage capable de communiquer et de toucher l'intelligence et le cœur, de manière à provoquer un changement dans la façon de penser et d'agir.

Avant de parler des caractéristiques les plus marquantes du langage de la prédication, mentionnons les facteurs qui l'influencent.

On connaît le proverbe, « C'est le ton qui fait la musique ». Il s'applique aussi au langage : les nuances et les tons qui résonnent dans la façon de parler se

retrouvent jusque dans le texte écrit. Ils dépendent d'une attitude de fond préalable à toute communication, à des questions de style, au choix des mots et à la diction. Mais ils dépendent aussi de la disposition d'esprit de celui qui parle et de sa capacité d'empathie.

Ce « ton qui fait la musique » varie selon l'image d'Eglise que le locuteur se fait, selon sa manière de juger l'Eglise et selon sa propre situation de croyant dans un monde en changement où les chrétiens deviennent de plus en plus minoritaires.

Une Eglise, des images

On peut schématiquement évoquer trois images qui influencent le langage de la prédication et le rendent peu compréhensible, voire tout à fait inacceptable pour bien de nos contemporains, qu'ils soient croyants ou non.

- 1 • **J.-P. Bagot**, *Propos intempestifs sur l'eucharistie*, Cerf, Paris 2005, p. 27. Cf. le chapitre très instructif « Quel langage pour les choses de la foi ? » in **B. Sesboué**, *Croire. Invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXI^e siècle*, Droguet & Ardan, Paris 1999, pp. 57-78.
- 2 • En dépit de toutes ses ambivalences, ce symbolisme nous semble irremplaçable et le mieux indiqué pour exprimer la quintessence du message de Jésus sur Dieu. Cf. **P. Ricoeur**, « Paternité : du fantasme au symbole », in *Le conflit des interprétations*, Seuil, Paris 1969, pp. 458-486.

Il y a d'abord l'*Eglise-bastion*, la forteresse qui se sent menacée et agressée dans un monde sécularisé, qui cherche à fortifier ses défenses : les instances qui exercent l'autorité et qui veillent sur la discipline, les tours de guet de l'orthodoxie sont mises au premier plan.

Même si cela est compréhensible et peut-être parfois nécessaire, il faut prendre garde de ne pas commettre la faute du roi Acaz qui, soucieux de protéger Jérusalem contre les ennemis venant du Nord en édifiant des bastions, fut incapable d'entendre le message d'espérance du prophète Isaïe (cf. Es 7). Le discours de l'Eglise-bastion est teinté d'angoisse face au « monde méchant ». On met en avant la tradition et l'autorité, on évite toute formulation nouvelle, on se complait dans les citations. Cette façon de parler engendre une atmosphère d'ennui ; elle est impersonnelle et dépersonnalisante dans la mesure où elle enferme la foi dans le corset des articles et des définitions. C'est comme si on marchait sur un champ miné. Un tel langage n'ouvre pas les portes. Il convient à la garnison de la forteresse ; pour les autres, il fait l'effet d'un fil de fer barbelé...

Il existe aussi une *Eglise qui veut se faire bien voir du monde alentour*. On ouvre des boulevards à partir du glacis de la forteresse en rasant les murs, et cette ouverture est sans limites : on y entre et on en sort à discrétion. C'est une Eglise qui offre ses services sans obligations, où l'on n'a besoin d'aucun effort pour y vivre et agir. Dans ce modèle-là, la parole de Dieu n'a jamais le caractère de « l'épée de l'Esprit » (Ep 6,17). Ce qu'elle offre est donné au rabais, la méditation du mystère du Christ devient une mystique sans peine où tout va bien et tout est égal. L'air du temps l'exige et on s'y plie. Ce langage reste sans écho parce que ce qu'il dit est aussitôt étouffé par

d'autres messages plus bruyants sur le marché moderne du bien-être. Dans le chœur des messages qui déferlent sur nos contemporains, la voix d'une Eglise qui se plie à l'air du temps ressemble à une voix de castrat dans un chœur mixte !

Aujourd'hui, l'image d'une *Eglise militante*, qui va à l'encontre du monde éloigné de la foi dans un esprit de *Reconquista* n'est pas morte non plus. On sort de la forteresse pour conquérir et occuper les structures et les postes d'influence, pour y hisser le drapeau de la chrétienté. Cette Eglise mise sur des élites et son langage porte l'empreinte d'une idéologie. Pas de questions déconcertantes, pas d'autocritique, on est sûr de soi parce qu'on a des réponses toutes faites pour chaque question. Sa teneur rappelle la devise des croisades : *Dieu le veut !* L'Eglise militante n'est pas capable de dialoguer. Au lieu d'être un levain pour le monde, elle devient un acide corrosif. Elle ne connaît plus la Parole de la Bonne Nouvelle, qui donne sens, rassure, réconcilie et unit ; au contraire, elle use du langage des déclarations, des exigences et des condamnations. Il s'en suit que les tensions entre l'Eglise et le monde sécularisé s'aggravent, et celles à l'intérieur de l'Eglise sont exacerbées.

Une Eglise libre

Or, même si l'on reconquiert toutes les positions de pouvoir et d'influence, cela ne signifie pas pour autant qu'on touche les cœurs. L'Eglise a besoin d'un tel langage, non pour augmenter le nombre de ses adhérents et ainsi avoir du succès, mais parce que Dieu parle aux cœurs et veut qu'on les touche en son nom. Parce qu'elle est une ville bâtie sur la montagne, l'Eglise ne peut être ni un

église

église

bastion, ni une troupe militante, ni un relais qui diffuse l'air du temps ; son discours devrait témoigner d'une expérience inouïe.

Ce langage, on le découvre par exemple dans les œuvres de Maurice Zundel ou du cardinal Martini. Pareillement dans les textes du concile Vatican II qui, si on les compare à ceux des autres conciles, ne parlent pas au moyen d'anathèmes et de définitions. Dans les documents les plus importants (*Gaudium et Spes*, *Lumen Gentium*, *Dignitatis Humanae*, *Nostra Aetate*, etc.), on découvre un langage qui explique et creuse en profondeur le message évangélique et qui cherche à réfléchir et à convaincre à partir de la vie des gens d'aujourd'hui. Ce langage veut clarifier le contenu de la foi, il veut édifier d'une façon positive, sans condamnation ni gestes menaçants.

Il révèle une Eglise solidaire de l'humanité qu'elle veut servir en lui communiquant son message merveilleux, malgré ses faibles forces ; une Eglise qui veut rayonner dans notre monde par ses œuvres et ses paroles, une Eglise qui s'engage et qui fait retentir sa voix. Car derrière ses paroles, il y a l'action et le service. L'Eglise sent très bien que nos contemporains n'ont pas confiance dans les grandes déclarations. Les ava-

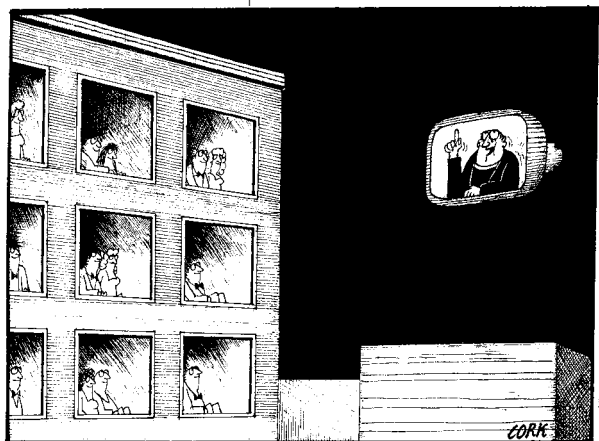
lanches de paroles les répulsent ; ils y voient plutôt le signe d'un manque terrible d'engagement.

Une Eglise de ce type-là est libre de toute spéculation sur son image et son pouvoir. Son discours est celui de l'honnêteté et de la sincérité, celui d'une Eglise capable de reconnaître ses propres faiblesses et de les corriger, et qui peut non seulement faire la critique mais également la recevoir. C'est là le signe de sa crédibilité.

L'empathie

Ce langage ressemble à celui de Jésus ressuscité qui parle, chemin faisant, avec les deux disciples d'Emmaüs. Ils sont tristes, car ils sont en train d'abandonner une expérience pleine de promesses d'avenir mais qui s'est achevée dans une profonde déception : « Nous avons cru... » Ce qu'ils racontent, c'est exactement le contenu du message sur Jésus, mais sans vie, sans ouverture, un contenu marqué par la frustration et la déception des témoins qui se sentent quelque part trompés, abandonnés et désespérés.

Après avoir marché avec eux et les avoir longuement écoutés, le Ressuscité commence exactement là où ils se trouvent, avec emphase et empathie. Il leur explique les Ecritures et leur parle de telle façon que les deux disciples lui disent : « Seigneur, reste avec nous, il se fait tard... » Jésus n'a pas usé d'un langage triomphaliste, il a choisi le dialogue personnel, ardu et patient, tout proche de la situation des disciples frustrés. Nous ne connaissons pas les détails de son argumentation, mais l'Evangile nous donne ce qui est le plus important pour l'annonce de la Parole de Dieu : l'attitude fondamentale de Jésus, pleine de res-



pect pour la situation des deux disciples, un Jésus patient, prêt à écouter longuement avant de parler lui-même.

Ce type de parole ne se rencontre pas dans les secrétariats, ni dans les bureaux ou les cabinets d'études. On y fait peut-être de la bonne farine, dont la qualité est estimable, certes, mais c'est toujours de la farine à l'état brut, qui ne nourrit pas encore. Il faut transformer ce langage en un bon pain qui remplit le cœur et l'esprit. On a parfois l'impression qu'il y a plus de meuniers que de boulangers dans l'Eglise...

Pour que, dans notre Eglise, le langage de la parole soit du pain qui nourrisse, il faut bien connaître la farine théologique et administrative, mais également la façon de vivre et de penser de ceux qui ont tourné et tournent encore le dos à Jérusalem à la recherche de leur Emmaüs, de ceux qui se trouvent dans un *no man's land* spirituel.

Il faut les rencontrer et dialoguer avec eux pour connaître leur mode d'expression, leurs sentiments et leurs espoirs, leurs déceptions et leurs frustrations, leurs désirs ardents, leurs réserves et leur impatience. C'est pourquoi les serviteurs de la Parole doivent être prêts à entendre et apprendre de ceux qui sont aussi bien loin que proches de l'Eglise. Il faut qu'ils soient capables d'écouter et de détecter ce qui se passe dans les courants du temps, de la culture et de la société, et qu'ils en tiennent compte lorsqu'ils annoncent la Parole de Vie. Ainsi, dans les prédications tout comme dans les écrits, le langage sera marqué par le dialogue.

En reprenant la symbolique du pain, le langage d'une Eglise qui annonce et enseigne a également besoin de saveur,

c'est-à-dire d'images et d'humour. Combien de fois a-t-on l'impression qu'au lieu de pain savoureux, on nous donne des biscottes de régime... ? On les digère mal, tout comme le glacé épais et sucré du pathos, qu'il soit taxé de « progressiste » ou de « conservateur ».

Dignité de l'homme

Pour conclure, le langage d'Eglise devrait être celui de la communication de l'amour, véhiculé par le biais d'images, de l'empathie et teinté d'humour. Cela ne signifie pas que les prédications ressemblent à d'affectueux gestes d'approbation qui caressent les auditeurs dans le sens du poil en se pliant aux diktats de l'air du temps. Il y a même des situations où, dans la prédication, il s'agit de faire l'expérience de la parole de Dieu qui est « vivante, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants [et qui] pénètre au plus profond de l'âme... [et dont] nous aurons à rendre compte » (He 4,12).

C'est là que les vérités fondamentales de l'Evangile sont en jeux. Mais dans ce cas, comme toujours, la prédication de l'Eglise devrait faire sentir à ses auditeurs ce que Zundel a appelé le respect de la dignité de l'homme : « Tout homme demande à être traité comme une personne, rien ne l'offense autant que le mépris de sa dignité, rien ne concourt davantage à sa libération que de la lui rendre sensible dans le respect qu'on lui témoigne... C'est donc à cette dignité que l'Eglise doit s'adresser, et avec tant d'humilité que chacun puisse se sentir inclus dans son universalité par cela même qui le fait homme. C'est uniquement sous cet aspect que tout homme reconnaîtra à l'Eglise le droit de lui parler. »³

Stj. K.

3 • *Un autre regard sur l'homme*, Fayard, Paris 1996, p. 330.